

Le talmudiste qui écrivait en arabe



Moïse Maïmonide est mort en 1204, il y a exactement huit siècles. Né en 1138 à Cordoue, ce penseur juif du Moyen Âge priait en hébreu, pensait en grec et écrivait en arabe. Maurice-Ruben Hayoun, professeur suppléant au Département de philosophie, lui consacre un ouvrage dans

lequel les premiers chapitres décrivent la vie concrète du sage et le reste, c'est-à-dire les trois quarts, traite en détail de

sa pensée. Moïse Maïmonide a été talmudiste, médecin et philosophe. Compatriote et contemporain d'Averroès, «il s'est comme lui demandé quels pouvaient être les rapports entre une religion vraie puisque révélée et une philosophie certaine puisque démontrée, mais dont les contenus respectifs sont tous différents pour ne pas dire contraires», écrit Jean Jolivet dans la préface. Moïse Maïmonide est l'auteur d'un livre, le *Dalâlat al-hâ'irîn*, «ce qui montre le chemin à ceux qui ne l'ont

pas trouvé», traduit par le Guide des égarés en français, dont l'orientation initiale est de «faire dire aux Ecritures ce qu'elles ne disent pas vraiment». Un mode d'emploi, en quelque sorte, pour la lecture de la Bible. Cet ouvrage exerce aujourd'hui encore une influence majeure dans les milieux musulman et chrétien. **A.Vs**

«Maimonide ou l'autre Moïse», Par Maurice-Ruben Hayoun, Ed J.-C Lattès, 2004, 487 p.

Les filles d'Athènes

Spécialiste de l'Europe centrale et de l'histoire des idées, André Reszler a laissé à plusieurs volées d'étudiants genevois le souvenir d'une pensée prompte à sortir des sentiers battus. Retraité depuis peu, il renoue aujourd'hui avec cet esprit par le biais d'un ouvrage au programme inédit.

Quoi de commun entre Florence, Weimar, Edimbourg, Munich ou Dresde? Toutes ces villes, répond l'historien, ont réussi à s'imposer au monde comme haut lieu de l'intelligence et de la création. Toutes également ont alors revendiqué l'héritage de l'Athènes antique, citant en exemple le rapport qui régnait entre pouvoir et création dans la cité de Périclès. Toutes, enfin, possèdent un certain nombre de caractéristiques communes permettant d'expliquer cette singulière concordance. Il s'agit d'abord d'une ressemblance morphologique. *Les Nouvelles Athènes* d'André Reszler se recrutent en effet parmi des chefs-lieux dont les dimensions restent «à



échelle humaine». Soit de petits Etats contraints de lutter pour s'affirmer face aux grandes capitales. Et dans ce bras de fer, la culture apparaît comme le meilleur moyen d'afficher sa différence. Les deniers du prince-mécène ne serviraient pourtant à rien sans un peu de génie propre. Dans chacune des cités concernées, l'historien relève donc l'éclosion d'une pléiade de talents novateurs. Une floraison qui ne dure souvent qu'un temps, mais qui témoigne au final d'une louable ambition commune: «Vivre à l'aube d'un nouvel âge d'or des arts, des lettres, de l'architecture.» **VM**

«Les nouvelles Athènes. Histoire d'un mythe culturel européen», par André Reszler, Infolio, 223 p.



Au-delà de l'homme

A l'heure des menaces écologiques globales, de la génomique toute-puissante, de la guerre automatisée et des mégapoles au développement anarchique, quelles sont les limites qui s'imposent à l'être humain? Thème central de la 39e session des Rencontres internationales de Genève, qui s'est tenue en septembre dernier dans les murs de l'Université, cette difficile question a été débattue cinq jours durant sous des angles très divers.

Sur le plan philosophique d'abord, avec une intervention de Michel Serres

centrée sur notre rapport au temps. L'occasion d'évoquer notamment ce curieux paradoxe qui fait que les atomes composant un individu aujourd'hui âgé de 30 ans sont, eux, vieux de dix à quinze milliards d'années. Dans un tout autre registre, Henri Atlan s'est quant à lui interrogé sur les bouleversements induits par les récents progrès de la biologie et des biotechnologies. Tous deux physiciens, Roland Omnès et Georges Charpak ont placé leur intervention sous le signe de l'in-humain, entendu dans ce cas comme tout ce qui est irréductiblement extérieur à l'homme, à commencer par

les lois fondamentales de la nature. Grand connaisseur des médias, Olivier Mongin s'est attaché pour sa part à ces villes qui dévorent leurs enfants, faisant écho aux propos de Jean-Pierre Dupuy sur «l'autodestruction de l'humanité». Enfin, Monique Canto-Sperber a évoqué notre relation à la rationalité avant de céder la place au professeur genevois George Nivat, pour une conclusion en forme de table ronde sur le thème «Si Dieu n'existe pas, tout est permis». **VM**

«Les Limites de l'humain», par Michel Serres, Henri Atlan, Roland Omnès, Georges Charpak, Olivier Mongin, Jean-Pierre Dupuy, Monique Canto-Sperber, L'Age d'Homme, 234 p.